

ARCTOS

ACTA PHILOLOGICA FENNICA

VOL. XXXIX

HELSINKI 2005

INDEX

CHRISTER BRUUN	<i>Puzzles about Procurators in Rome</i>	9
GUALTIERO CALBOLI	<i>Horace et la comédie romaine (à propos de carm. 4,7,19–20)</i>	25
LAURENT CHRZANOVSKI	<i>Une décennie de lumière: bibliographie lychnologique choisie 1995–2005</i>	43
SVETLANA HAUTALA	<i>Le metafore della tempesta e della bonaccia nella Theriaka di Andromaco il Vecchio</i>	69
MIKA KAJAVA	<i>Teopompo di Cnido e Laodicea al Mare</i>	79
WŁODZIMIERZ OLSZANIEC	<i>Catullo 116,7: evitabimus missa?</i>	93
FABRICE POLI DOMENICO QUATRALE	<i>Une épitaphe funéraire latine inédite de Lacedonia</i>	97
OLLI SALOMIES	<i>Polyonymous Nomenclature in Consular dating</i>	103
KAJ SANDBERG	<i>Re-constructing the Political System of Republican Rome. A Re-consideration of Approach and Methodology</i>	137
HEIKKI SOLIN	<i>Analecta epigraphica CCXXIII–CCXXX</i>	159
MARJAANA VESTERINEN	<i>Some notes on the Greek Terminology for Pantomime Dancers and on Athenaeus 1,20d-e</i>	199
DAVID WOODS	<i>Galigula, Ptolemy of Mauretania, and the Danger of Long Hair</i>	207
	<i>De novis libris iudicia</i>	215
	<i>Index librorum in hoc volumine recensorum</i>	295
	<i>Libri nobis missi</i>	299
	<i>Index scriptorum</i>	309

HORACE ET LA COMEDIE ROMAINE (A PROPOS DE *CARM.* 4,7,19-20)

GUALTIERO CALBOLI

L'ode septième du livre quatrième des odes d'Horace est bien plus que connue, elle est la plus glorieuse des odes horatiennes. Tout le monde a déclamé une ou plusieurs fois: *Diffugere nives, redeunt iam gramina campis / arboribusque comae*. Cette Ode est la reine des odes d'Horace, selon le jugement d'Antonio La Penna¹ et elle a été considérée par Housman² le plus beau poème de la littérature ancienne: "That [...] I regard as the most beautiful poem in ancient literature". Je ne veux pas considérer encore une fois cette ode dans sa totalité, parce qu' elle a été traitée d'une façon très minutieuse par mon élève allemand, Benjamin Wolpert, dans un article qui sera publié en Italie.³ Mais je veux prendre en considération une question particulière qui est, bien sûr, liée à toute l'ode, mais qui reste une question spécifique. Il s'agit d'un problème proposé par Carl Becker dans son livre sur la dernière oeuvre d'Horace (*Das Spätwerk des Horaz* 1963)⁴ aux pages 151–158. Il pense que les vers 17–20 sont interpolés par quelqu'un qui connaissait assez bien Horace et a travaillé déjà dans l'antiquité. Pour ma part je ne partage pas cette idée, mais je pense qu'il est intéressant d'en discuter pour apporter quelque nouveauté et pour mieux comprendre le travail d'Horace qui n'est jamais banal. Considérons alors tous les éléments de la discussion en partant du texte de cette ode magnifique (je partage l'opinion de Housman et La Penna plutôt que l'opinion réductive de

¹ A. La Penna, "Orazio e la Morale Mondana Europea", dans *Orazio, Tutte le Opere*, Firenze 1968, p. LXXVII.

² Cité d'après G. Highet, *The Classical Tradition, Greek and Roman Influences on Western Literature*, New York – Oxford 1985, 497.

³ Dans la revue "Giornale Italiano di Filologia".

⁴ C. Becker, *Das Spätwerk des Horaz*, Göttingen 1963.

Wilamowitz, *Sappho und Simonides* 321⁵) et je donne ici tout de suite l'ode intégrale selon l'édition de Klingner (et de Borzsák qui est différente seulement en deux points: au vers 15 *pius Aeneas* Klingner *pater Aeneas* Borzsák *dives Tullus* Klingner *Tullus dives* Borzsák):

1. Hor. <i>carm.</i> 4,7,1–28 <i>Diffugere nives, redeunt iam gramina campis</i> <i>arboribusque comae,</i> <i>mutat terra vices et decrescentia ripas</i> <i>flumina praetereunt.</i>	1
<i>Gratia cum Nymphis geminisque sororibus audet</i> <i>ducere nuda choros.</i> <i>Immortalia ne speres monet annus et almum</i> <i>quae rapit hora diem.</i>	5
<i>frigora mitescunt Zephyris, ver proterit aetas</i> <i>interitura, simul</i> <i>pomifer autumnus fruges effuderit, et mox</i> <i>bruma recurrit iners.</i>	10
<i>damna tamen celeres reparant caelestia lunae :</i> <i>nos ubi decidimus,</i> <i>quo pius Aeneas, quo dives Tullus et Ancus,</i> <i>pulvis et umbra sumus.</i>	15
<i>quis scit an adiciant hodiernae crastina summae</i> <i>tempora di superi ?</i> <i>cuncta manus avidas fugient heredis amico</i> <i>quae dederis animo.</i>	20
<i>cum semel occideris et de te splendida Minos</i> <i>fecerit arbitria,</i> <i>non Torquate, genus, non te facundia, non te</i> <i>restituēt pietas,</i>	
<i>infernīs neque enim tenebris Diana pudicum</i> <i>liberat Hippolytum</i> <i>nec Lethaea valet Theseus abrumpere caro</i> <i>vincula Pirithoo.</i>	25

Comme l'a souligné M. Becker (p. 152), déjà Eduard Fraenkel dans

⁵ U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Sappho und Simonides, Untersuchungen über griechische Lyriker*, Berlin 1913.

son beau livre sur Horace (p. 421)⁶ avait relevé que dans ces vers on ne retrouvait pas le cœur du poète: "The lighter mood is not completely absent from the later ode either [en la comparant à l'ode 1,4], but here it appears only in a passing remark (19 f. *cuncta manus avidas fugient heredis, amico quae dederis animo*), which in its context sounds rather conventional; one does not believe that the poet's heart is in it". De même dans cette strophe Collinge et Rudd ont averti quelque chose d'étrange. Collinge (*The Structure of Horace's Odes* 111)⁷ écrit que "Clearly 17–20 look extraneous: the proximity of death has nothing to do with the rest of the ode; and that the bogy, the *heres*, enters oddly here, as does the distressingly wordy advice of 19–20 [...]; and finally the scene is the underworld consistently from v.14 to the end, if 17–20 are mentally subtracted. No doubt we are here dealing with another adventitious two-stanza "inset"". Ce sont là des sensations plutôt que des raisons, mais on ne doit pas les négliger. A son tour Rudd ("Patterns in Horatian Lyric" 383)⁸ présente des observations, lui aussi, critiques, mais plus intéressantes: "I have always been a little puzzled by these lines. The *carpe diem* motive is not sufficiently developed, and so the invitation sounds half-hearted. The tone is also rather discordant. It is one thing to conclude a poem with a whole stanza of satire like *absumet heres* (II, 14), but quite another to introduce a greedy *captator* and then relapse at once into profound melancholy. I suppose we must just remember that Horace was rarely content to describe a scene or create a mood without somehow relating it to the sphere of human activity". Mais une discussion très rigoureuse contre l'authenticité de ces vers a été développée par Carl Becker, qui a fait des observations linguistiques et des observations qui concernent le contenu. A mon avis elles ne sont convaincantes ni les unes ni les autres. Mais on doit les discuter soigneusement non pas seulement parce qu'il s'agit d'observations intelligentes, mais aussi parce qu'il y a vraiment une différence un peu nuancée entre la strophe en question et le reste de l'ode.

Les observations linguistiques de M. Becker (153, n. 15) sont que l'expression *quis scit?* s'adapte plutôt aux *sermones* qu'aux odes; la conjonction interrogative *an* ne se trouve jamais chez Horace sauf en cas de "Doppelfrage" ou de *nescio an* (mais – on peut répondre – *quis scit an?* est

⁶ E. Fraenkel, *Horace*, Oxford 1957 (= 1963).

⁷ N. E. Collinge, *The Structure of Horace's Odes*, London 1962² (1961).

⁸ N. Rudd, "Patterns in Horatian Lyric", *AJPh* 81 (1960) 373–92.

le correspondant interrogatif de *nescio an*). L'opposition pédante *avidae manus ~ amico animo* doit être attribuée à un poète postérieur plutôt qu'à Horace ("wäre einem späteren Dichter eher zuzutrauen als Horaz"). De plus *amicus* avec le sens de "dein eigen" est absent dans la langue latine ("fehlt sonst in der Latinität"). Mais on répondra ici encore qu'on peut tout simplement donner au mot *amico* son sens usuel, peut être influencé par Simonides. D'autre part, Carl Becker lui-même a donné un jugement négatif de toutes ces observations qui concernent le style et la langue, en écrivant que les particularités linguistiques ne représentent pas un critère certain ("sprachliche Eigenheiten hier kein sicheres Kriterium bilden", Becker, p. 153). Pour ma part, je pense qu'on ne peut pas nier qu'il y a une certaine différence stylistique entre ces vers et le reste de l'ode, mais on doit essayer d'expliquer les quelques différences qu'on trouve plutôt que les exclure. On doit en chercher une explication au-delà de celle qui a été suggérée déjà par Niall Rudd. Plus intéressantes sont, à mon avis, les observations qui concernent le contenu. Becker voit dans les vers 17–20 une invitation à se donner du bon temps selon le critère du *carpe diem* du *carm.* I 11,6–8 *sapias, vina liques et spatio brevi / spem longam reseces. dum loquimur, fugerit invida / aetas : carpe diem, quam minimo credula postero*. C'est une invitation toute étrangère à ce qui a été dit auparavant, mais qui pourrait même entrer dans une ode comme 4,7, avec une allure épicurienne – reconnaît Becker –, mais qui devrait alors conclure l'ode, tandis que, au contraire, l'ode continue avec une référence à Torquatus, un avocat, un jurisconsulte célèbre, à l'activité duquel se réfèrent sûrement les expressions *de te splendida Minos/ fecerit arbitria et non te facundia*. Il s'agit – comme pense la plupart des chercheurs⁹ – de Torquatus lui-même auquel est adressée l'épître 1,5. Et on verra que là aussi il y a une référence à l'héritier, qui est par ailleurs fréquente chez Horace. Il y a aussi une invitation à un dîner, mais bien modeste (*nec modica cenare times holus omne patella, epist.* 1,5,2), qu'on pourrait interpréter comme due à une certaine sévérité de Torquatus. "Nach dem Ernst der vorhergehenden Gedanken überrascht und befremdet der Ton dieser Aufforderung. [...] Erhebt sich aus der Einsicht in den Unterschied zwischen der Einmaligkeit des Menschenlebens und dem ständigen Kreislauf der Natur die Aufforderung, jeden Tag das Dasein nach Kräften auszukosten und so viel wie möglich davon selbst zu genießen ? Der Kontrast zu ständigen Wiederkehr in der Natur könnte allerdings – in

⁹ Cf. R. Mayer, *Horace, Epistles, Book I*, Cambridge 1994, 136.

epikureischem Sinne – auf eine solche Aufforderung zulaufen; aber dann sollte das Gedicht auch damit enden". Mais, en tout cas, l'invitation au plaisir ("die Aufforderung zum Genuß", p. 154), ne s'adapte pas à cette ode, nous dit M. Becker, et alors l'invitation qu'on trouve aux vers 17–20 ne correspond pas à ce qu'Horace voulait dire. Mais ceci est, à mon avis, un argument faux, car dans les vers 17–20 il n'y a aucune invitation au plaisir: on a vu que pour N. Rudd aussi le *carpe diem* n'a pas été développé. Après ces observations M. Becker a mis en relation entre elles l'ode 4,7 et la suivante ode 4,8 et il a observé que le motif de se donner du plaisir exclurait toute relation entre les deux odes, une relation qui, au contraire, semble évidente et peut comprendre aussi l'ode 4,9, c'est-à-dire le cadeau que le poète peut donner à Censorinus. Alors Horace dans l'ode 4,7 nous dit que l'homme est destiné à la mort sans aucune possibilité de l'éviter et sans que même des dieux, comme Diane, ou un héros, comme Thésée, puissent le libérer des enfers. Seulement le poète est en mesure de pouvoir donner quelque chose qui restera au-delà de la mort (4,8) et il ne s'agit pas de *pateras*, de *grata aera*, de *tripodas*, mais de *carmina*. Et les *carmina* célèbrent les mérites des hommes (des grands hommes) mieux que les *marmora*, car le bien, qu'on a fait, ne reçoit pas sa récompense s'il n'est pas célébré par quelque document écrit par un poète ou un historien (*carm.* 4,8,20–24 *neque, / si chartae sileant, quod bene feceris, / mercedem tuleris. quid foret Iliae / Mavortisque puer, si taciturnitas / obstaret meritis invida Romuli?*). Romulus lui-même ne serait pas connu si aucun écrivain ne l'avait célébré dans ses écrits. L'ode suivante, 4,9, dédiée à Lolius représente l'application de ce critère avec la strophe célèbre:

2. Hor. *carm.* 4,9,25–30
vixere fortes ante Agamemnona
multi, sed omnes inlacrimabiles
urgentur ignotique longa
nocte, carent quia vate sacro.

paulum sepultae distat inertiae
celata virtus. non ego te meis
chartis inornatum sileri,
totve tuos patiar labores

impune, Lolli, carpere lividas
obliviones.

M. Becker (p. 191) en conclusion du chapitre consacré à la vision

générale du livre 4 nous donne une synthèse de cette idée: "Andererseits [nach der pindarischen Thematik] schließen sich die Oden 7, 8 und 9 in der Mitte des Buches zu einer eigenen Gruppe zusammen. C. 4,8 ist eigens für diese Stelle geschrieben, wie sein Metrum – das es den Rahmgedichten der früheren Sammlung zuordnet (c.1,1 und 3,30) – und sein Inhalt zeigt; es ist die stärkste Verkündung der Macht, welche Dichtung haben kann. c. 4,7 bereitet darauf vor: nach dem Gedanken an die naturgegebene Vergänglichkeit des Menschenlebens erhält die Überzeugung, daß die Dichtung den Tod überwinden kann, einen ganz anderen Nachdruck; in c. 4,9 setzen sich die Vorstellungen von c. 4,8 fort". Pour ma part, je partage cette idée qui correspond, à mon avis, très bien à la poétique d'Horace et en particulier à celle du livre 4 des Odes, mais je pense que les vers 17–20 de l'Ode septième s'adaptent très bien à cette construction car il s'agit d'une invitation à la générosité sans se soucier de l'héritier et Horace va donner ce qu'il a, c'est-à-dire la poésie. Mais la condition est qu'on ne pense pas à la présence du *carpe diem* qui serait contraire à l'esprit de ces odes et je répète que le *carpe diem* est, à mon avis, tout à fait absent de cette ode (4,7). La philosophie épicurienne aussi est absente de cette Ode ou du moins elle n'est pas sûrement présente. W. Lebek et M. Erler (et mon étudiant) B. Wolpert¹⁰ se sont occupés, comme beaucoup d'autres, de la philosophie de cette Ode et ils sont arrivés à des conclusions différentes, mais ils sont d'accord sur le fait que la philosophie épicurienne n'est pas très présente ici. On va de la position de Lebek qui ne l'exclut pas complètement à celle de Erler qui soutient qu'on a plutôt affaire au stoïcisme, car l'idée du temps qu'on y trouve est stoïcienne, non épicurienne, et ceci est en accord avec la position philosophique qu'Horace a prise à la fin de sa vie dans les dernières Odes, tandis que dans les Odes de la jeunesse il était bien plus nettement épicurien. Les matériaux réunis par Erler¹¹ sur la position stoïcienne pour ce qui concerne le concept du temps, c'est-à-dire Sext. Emp. *adv. math.* 10,218 (Vol. II, H.Mutschmann, 349) SVF II 331; Cornutus c. 10 *de Crono*, SVF II 1087; Cic. *nat. deor.* 2,64) sont éloquentes et Lebek aussi,¹² en étudiant la position

¹⁰ W. D. Lebek, "Horaz und die Philosophie: Die 'Oden'", dans H. Temporini – W. Haase (Hrsg.), *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II 31.3, 1981, 2031–2092; M. Erler, "Horaz über den Wandel der Jahreszeiten: Epikureische und stoische Motive in *carm.* I 4 und IV 7", *Rheinisches Museum* 123 (1980) 333–36; B. Wolpert (v. note 3).

¹¹ V. note 10.

¹² Lebek (v. note 10).

philosophique d'Horace relativement à cette Ode, va jusqu'à dire que dans cette Ode il y a des affinités avec la pensée d'Epicure, mais il serait risqué d'y voir une adhésion complète à la doctrine épicurienne, car il y a des éléments qui ne s'accordent pas du tout avec cette doctrine comme l'*heres* (qui par ailleurs est propre d'Horace), comme les *di superi* et Minos qui donne des jugements et, enfin, le fait qu'aux morts est nié le plaisir de la vie ("Im Hinblick auf *carm.* 1,4 [c'est-à-dire l'Ode avec laquelle on confronte toujours l'Ode 4,7] verdient Beachtung, daß in *carm.* 4,7 der unepikureische Gedanke, daß dem Toten Lebensgenüsse versagt sind, nicht ausgesprochen wird. So darf man wohl dem späteren der zwei thematisch verwandten Gedichte [c'est-à-dire 1,4 et 4,7] eine größere Affinität zu epikureischem Denken zusprechen. Eine entschiedenere Charakteristik der Torquatus-Ode als durch und durch epikureisch wäre jedoch bedenklich. Denn die das Menschenleben bestimmenden *di superi* oder das Unterweltsgericht des Minos haben im orthodoxen Epikureismus keinen Platz. Und was an dem Gedicht epikureisch gedeutet werden kann, ist nicht ganz ohne Parallelen in sonstigem Schrifttum; sehr nahe steht vor allem Catull.5", W. D. Lebek, "Horaz und die Philosophie" 2085sv.). Naturellement dans la confrontation avec Lucrèce 5,737-747 *it ver et Venus et Veneris praenuntius ante / pennatus graditur, Zephyri vestigia propter / eqs.* qui avait été suggérée par Kießling-Heinze, 425 sv.,¹³ ce sont plutôt les différences que les similarités qu'on doit souligner. D'autre part même Catherine J. Caster dans sa *Prosopography of Roman Epicureans* 91-95,¹⁴ place Horace entre les "Epicurei Dubii" et, comme on l'a dit, épicurien il l'était beaucoup moins à la fin de sa vie. C. Pellegrino ("Hor. *carm.* 4,7,19-20" 514),¹⁵ à son tour, déclare inacceptable la thèse de Erler, mais conteste seulement l'interprétation du temps stoïcien donnée par Erler – mon élève Wolpert (p. 18) a relevé la faute de Pellegrino qui interprète mal le passage de Sext. Emp. *adv. math.* 10,218. Alors il reste seulement à mentionner les antécédents partiels de l'*Epitaphium Bionis* 99-104 et de Simonides. Je le

¹³ A. Kiessling – R. Heinze, *Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden*, erklärt von A. K., 9. Auflage besorgt von R. H., Berlin 1958.

¹⁴ C. J. Caster, *Prosopography of Roman Epicureans, from the Second Century B.C. to the Second Century A.D.*, Frankfurt am Main – Bern – New York – Paris 1988.

¹⁵ C. Pellegrino, "Hor. *carm.* 4,7,19–20: *animo/ quae dederis amico*", in M. Cannata Fera – S. Grandolini (a cura di), *Poesia e Religione in Grecia: Studi in onore di G. Aurelio Privitera*, Napoli 2000, 513–19.

donne maintenant avec une traduction française et je le fais pour montrer qu'Horace ici aussi comme toujours dans les Odes a des sources ou, seulement, des antécédents qu'il a suivis en allant bien au-delà de ses modèles:

3. [Moschos], *Epitaphium Bionis* 99 svv. (éd H. Beckby, 290).

αἰαὶ ταὶ μαλάκαι μὲν, ἐπὰν κατὰ κᾶπον ὄλωνται,
ἢδὲ τὰ χλωρὰ σέλινα τό τ' εὐθαλὲς οὖλον ἄνηθον
ὑστερον αὖ ζῶντι καὶ εἰς ἔτος ἄλλο φύοντι·
ἄμμες δ' οἱ μεγάλοι καὶ καρτεροί, οἱ σοφοὶ ἄνδρες,
ὅποτε πρᾶτα θάνωμες, ἀνάκοι ἐν χθονὶ κοίλα
εὐδομες εὐ μάλα μακρὸν ἀτέρμονα νήγρετον ὕπνον.

"Hélas ! les mauves, quand elles se sont flétries dans le jardin, l'ache verdoyante, l'aneth florissant et frisé, revivent de nouveau et poussent une autre année. Mais nous, les grands, les forts, nous les hommes si sages, dès la première atteinte de la mort, sourds, au creux du sol nous dormons un long somme, sans fin et sans réveil" (trad. De Ph. E. Legrand, *Bucoliques Grecques*, Tome II, [Les Belles Lettres], Paris 1967, 162).

Simon. *Amorg. sive Ceus* (Diehl III 63,10-13)

νήπιοι, οἷς ταύτη κεῖται νόος, οὐ δὲ ἴσασι,
ὥς χρόνος ἔσθ' ἥβης καὶ βιότου ὀλίγος
θνητοῖς'. ἀλλὰ σὺ ταῦτα μαθὼν βιότου ποτὶ τέρμα
ψυχῆ τῶν ἀγαθῶν τλῆθι χαριζόμενος.

"Sots sont ceux qui pensent ainsi et ne savent pas que pour les mortels bref est le temps de la jeunesse et de la vie. Mais toi, le sachant, aie le courage de donner de bon coeur en prenant de tes biens".¹⁶

Alors se référer à quelques textes grecs ou latins n'est pas seulement un sport de la philologie moderne, mais c'était un usage pratiqué par Horace lui-même. Revenons maintenant à la question de laquelle nous sommes partis, c'est-à-dire à l'héritier et au vers 17-20 de l'Ode 4,7.

J'indique les passages où Horace a pris en considération la figure de l'*heres* et on verra qu' il ne s'agit pas toujours de la même conception, mais qu'Horace a vu de façons un peu différentes ce thème. Je souligne que l'examen et l'interprétation de ces textes sont fondamentaux, car je pense que Becker a construit son hypothèse en partant d'une fausse interprétation de *car. 4,7,17-20*, mais aussi dans l'interprétation de Becker, qui a mis en

¹⁶ Dans le ψυχῆ [...] χαριζόμενος de Simonide on pourrait voir l'antécédent de l'expression *amico* [...] *animo* d'Horace. C'est un autre point contre l'idée de Becker de casser ces vers.

rapport entre eux 4,7 et 4,8 et 4,9, je trouve des éléments importants pour mieux comprendre toute l'ode 4,7. Voici alors les textes qui concernent l'héritier (*heres*):

4. a) Hor. *carm.* 2,3,17–20
*cedes coemptis saltibus et domo
 villaque, flavos quam Tiberis lavit,
 cedes, et **extractis in altum
 divitiis potietur heres.***

b) *carm.* 2,14,25–28
absumet heres Caecuba dignior
*servata centum clavibus et mero
 tinguet pavimentum superbo,
 pontificum potiore cenis.*
 Cf. Nisbet-Hubbard II 237–39¹⁷

c) *carm.* 3,24,59–62
*cum periura patris fides
 consortem socium fallat et hospites,
**indignoque pecuniam
 heredi properet.***
 Cf. Nisbet-Rudd 295¹⁸

d) *carm.* 4,7,19sv.
*cuncta **manus avidas fugient heredis** amico
 quae dederis animo.*

e) *serm.* 2,3,122sv.
*filius aut etiam haec libertus ut ebibat heres,
 dis inimice senex, custodis ?*

f) *epist.* 1,5,12-15
*quo mihi fortunam, si non conceditur uti?
parcus ob heredis curam nimiumque severus
 adsidet insano : potare et spargere flores
 incipiam patiarque vel inconsultus haberi.*

g) *epist.* 2,2,190-2
*utar et ex modico, quantum res poscet, acervo
 tollam, **nec metuam, quid de me iudicet heres**
quod non plura datis invenerit.*

Le commentaire le plus riche sur ces passages est celui de Nisbet-

¹⁷ R.G. M. Nisbet – M. Hubbard, *A Commentary on Horace: Odes Book I*, Oxford 1975².

¹⁸ R. G. M. Nisbet – N. Rudd, *A Commentary on Horace: Odes, Book III*, Oxford 2004.

Hubbard [cité à la note 17] au Nr. (4b) où l'on trouve les précédents orientaux et grecs et des considérations intéressantes: c'est-à-dire, "criticism of the heir are particularly common among the Romans", car à Rome il y avait toute une législation sur l'héritage (*lex Voconia*, *lex Falcidia*, [dig. 5,3-6; 28,5; 41,5 sans considérer les *legata* et les *fidecommissa*]), Horace lui-même avait affaire avec l'héritage ("Horace himself as a freedman's son seems to have had no legal relatives [cf. *epist.* 1.1. 102f.]; after the death of Maecenas he suddenly had to make new arrangements, and left his property to Augustus [Suet. *vit. Hor.* 76f. Rostagni]), il a adressé ses réflexions sur l'héritier deux fois à la même personne, Manlius Torquatus (*epist.* 1,5,13sv. et *carm.* 4,7,19sv.). En tout cas ce motif, très répandu,¹⁹ s'est développé et a produit des idées bien différentes comme on peut le voir dans les passages présentées en (4a-g): l'une (a) tout simplement que l'héritier aura tous nos biens, l'autre (b) que l'héritier ne prendra pas beaucoup de soin à épargner ce qu'on aura épargné très soigneusement pour lui, (c) qu'il ne sera pas digne de l'héritage qu'il recevra, (d) qu'on doit donner avec générosité pour éviter les mains avides de l'héritier, (e) qu'on ne doit pas être épargnant pour laisser à l'héritier, (f) qu'on ne doit pas se laisser conditionner par le souci que l'héritier ne pense du mal de quelqu'un, s'il ne laisse plus de ce qu'il a reçu. Le détail de (4f) est très important pour moi, parce qu'il s'agit d'un jugement de l'héritier sur les biens que le vieux propriétaire va lui laisser, comme il arrive dans une comédie – et je pense au *Faenerator* de Caecilius Statius qu'on verra bientôt. Pour ce qui concerne le comportement, ceci signifie qu'on ne doit pas se soucier de l'héritier, qui sera peut-être indigne de l'héritage, et on doit, par conséquent, donner avec générosité avant sa mort. Les Nrr. (4d, 4f et 4g, qui correspondent au *carm.* 4,7, à l'épître 1,5 et à l'épître 2,2), sont liés entre eux par l'idée qu'ils

¹⁹ Ch. O. Brink, *Horace on Poetry, Epistles Book II*, Cambridge 1982, 380: "The lack of absolute perpetuity is what the poets lamented, or is indeed the principle from which the philosophers sought to draw moral conclusions [...]. H[orace] deploys it as a motif in both the Odes and the hexameter poems. But the note of transience is at home especially in the lyrics. So is the motif of the heir succeeding to his predecessor's property". Tout le passage de Hor. *epist.* 2,2,158–94 concerne ce sujet, on y trouve la référence à l'héritier et l'exemple des deux frères (*cur alter fratrum cessare et ludere et ungui / praeferat Herodis palmetis pinguibus, alter / dives et importunus ad umbram lucis ab ortu / silvestrem flammis et ferro mitiget agrum, / scit Genius vv.183–87*), tiré de la comédie, sûrement de l'Adelphoe de Ménandre (Adelphoe 2) et de Térence et, peut-être aussi, du *Faenerator* de Cécil.

expriment, c'est-à-dire que l'héritier ne sera pas seulement un héritier, mais un héritier intéressé, et, par conséquent, qu'on ne doit pas se soucier du désir de l'héritier – une conséquence, d'autre part, qui est tirée seulement dans 4f et 4g. Mais ici aussi les pensées sont liées entre elles, bien sûr, mais elles ne sont pas identiques dans la prémisse (l'héritier ne sera pas digne, ses mains seront avides) et la conséquence (on ne doit pas épargner ses biens, au contraire on doit les donner avec générosité). A son tour, 4d et 4g sont liés par le fait qu'ils sont adressés au même destinataire, Manlius Torquatus. En tout cas je ne trouve pas exprimé un autre passage sur lequel se fonde Becker: on doit se donner du bon temps, on doit s'amuser sans épargne. C'est un passage logique, mais qui n'est pas exprimé dans le *carm.* 4,7,17–20 où le poète dit seulement: on ne sait pas si les dieux nous donneront un lendemain et alors tu dois donner avec générosité à tes amis. Il est vrai que la pensée qu'on ne sait pas s'il y aura un lendemain amène le *carpe diem*, mais ici s'est introduite une autre pensée ou une autre image, plus noble et en rapport avec les deux Odes suivantes, 4,8 et 4,9. Le poète est un sage qui donne avec générosité ce qu'il a, c'est à dire la poésie (4,8) et la poésie, à son tour, donne la renommée et ce que les hommes peuvent atteindre d'immortalité (4,9). Au Numéro (2) j'ai déjà donné la référence à l'Ode 4,9, je donne maintenant celle à l'Ode 4,8:

5. Hor. *carm.* 4,8,1-10

*Donarem pateras grataque commodus,
Censorine, meis aera sodalibus,*

donarem tripodas

[...]

*sed non haec mihi vis, nec tibi talium
res est aut animus deliciarum egens.*

10

*gaudes carminibus: carmina possumus
donare.*

Et quel sera le cadeau du poète, Horace nous le dit clairement dans le *carm.* 4,9,30-34 en se référant à Marcus Lollius, "un homme d'une façon générale réellement médiocre malgré quelques mérites" – je cite de l'article de G. Radke²⁰ et j'emploie ici encore un bon travail d'un autre de mes étudiants allemands, A. Bedke sur l'Ode 4,9.²¹

²⁰ G. Radke, "Le *carmen Lollianum* d'Horace", *Latomus* 45 (1986) 782.

²¹ A. Bedke, "Hor. *carm.* 4,9 *Ne forte credas*", *Hausarbeit au cours de Littérature Latine*

Ici je ne fais pas autre chose que suivre la construction presque mathématique de Becker: les trois odes, 4,7 (la mort prends toutes choses), 4,8 le poète donne ce qu'il a, 4,9 il donne l'immortalité du bon souvenir, sont liées entre elles. Mais je complète cette construction avec un passage indispensable en 4,7 (la mort prend toutes choses, alors on doit donner avec générosité à ses amis; *amico animo* de 4,7,19 correspond complètement à *sodalibus* de 4,8,2). Il s'agit d'un passage tout à fait conséquent. Mais il a quelque chose en plus. L'avidité de l'héritier, qui apparaît dans ce passage est quelque chose de nouveau qui peut être comparé à ce qu'on trouve en (4g). En considérant ce passage, c'est-à-dire, les vers cités à (4g) on peut faire des observations intéressantes. Les vers *utar et ex modico, quantum res poscet, acervo / tollam, nec metuam, quid de me iudicet heres/ quod non plura datis invenerit* (190–92) sont précédés par les vers *cur alter fratrum cessare et ludere et ungui / praeferat Herodis palmetis pinguibus, alter / dives et importunus ad umbram lucis ab ortu / silvestrem flammis et ferro mitiget agrum, / scit Genius vv.183–87* que nous avons déjà cités à la note 19. Alors ici on a affaire à deux frères qui peuvent appartenir sans problèmes à la comédie, je pense aux deux frères qu'on trouve dans les *Adelphes* de Térence, et Horace pouvait trouver aussi dans les *Ἀδελφοί β* de Ménandre et je dis qu'il n'y a pas de problèmes, parce que le genre des 'épîtres' et des 'satires' sont si proches de la comédie qu'Horace a pris dans *sat.* 2,3,264 un vers de Térence et un emiepes dans l'épître deuxième du livre premier, sans considérer les nombreuses références à Térence²² :

6. a) Ter. *Eun.* 49

exclusit, revocat: redeam? Non, si me obsecret.

b) Hor. *sat.* 2,3,264

exclusit, revocat : redeam? non, si obsecret'. ecce

c) Ter. *Andr.* 126

hinc illae lacrimae

d) Hor. *epist.* 1,19,41

hinc illae lacrimae

Je laisse de côté toutes les autres références à Térence qu'on trouve

(Prof. G. Calboli), Université de Bologne 2004 (non publié).

²² V. à cet égard A. Di Benedetto, "Echi terenziani in Orazio", *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli*, N. S. 37 (1962) 35–57; G. Calboli, "Zur Pindarode: Horaz und Terenz", *Philologus* 141 (1997) 100–10.

chez Horace et qui ont été déjà réunies et je reviens au passage de (4g). Il y a là, alors, deux frères, mais il y a aussi un héritier qui se plaint que quelqu'un ne lui laisse pas les mêmes richesses qu'on a reçues: *nec metuam, quid de me iudicet heres / quod non plura datis invenerit*. A vrai dire, dans les *Adelphoe* de Térence on n'a pas même d'héritiers et alors on doit penser à une autre comédie de Térence ou de Cécile, les deux auteurs comiques envers lesquels Horace a montré de la sympathie – et c'est le cas pour Térence – ou du moins du respect comme Cécile, en excluant Plaute contre lequel Horace s'est exprimé d'une façon terriblement dure (*epist.* 2,1,170–76; *ars* 270–74). Mais on doit exclure Térence aussi, car chez lui on ne trouve pas d'héritier qu'on blâme comme en (4g). Il reste alors seulement Cécile et de Cécile on a retrouvé dans les papyrus d'Herculanum une comédie qui s'adapte très bien à cette situation, c'est le *Faenerator* ou *Obolostates*, duquel on connaissait déjà quelques vers (sept fragments transmis six par Nonius et un par Festus, v. les textes, la traduction italienne et le commentaire par T. Guardì, *Cecilio Stazio, I Frammenti*, 69–71; 155–58).²³ Dans le papyrus Herculanensis 78 on a trouvé d'autres parties très importantes de cette comédie. Les fragments sont étudiés maintenant par le Professeur K. Kleve de l'Université d'Oslo, une première analyse a paru dans les *Cronache Ercolanesi* et le Prof. Kleve m'a donné d'autres renseignements.²⁴ La trame de la comédie semble être la suivante: un jeune homme est tombé amoureux d'une jeune fille qui est esclave d'un maquereau et pour l'avoir il emprunte de l'argent à un usurier. L'usurier, qui donne le nom à la comédie, prétend que le jeune homme lui rende l'argent prêté. Le jeune homme cherche à obtenir l'argent de son père, mais son frère, plus âgé que lui, fait opposition pour défendre son héritage. Il y a l'intervention d'un parasite qui, peut-être, s'appelle Laches, mais on découvre que la jeune fille est née libre et citoyenne attique et les deux jeunes peuvent ainsi se marier. Il y a aussi un procès de l'usurier contre le jeune homme qui ne lui rend pas l'argent prêté et du jeune homme contre le maquereau qui gardait comme esclave une jeune fille libre. Et il y a aussi un esclave rusé qui cherche à trouver une solution aux problèmes du jeune homme. Une partie de la trame semble s'être déroulée dans le domaine agricole du père du jeune homme ou dans le village où se trouve ce domaine, un domaine dans lequel le frère aîné travaille en aidant le père.

²³ T. Guardì, *Cecilio Stazio, I Frammenti*, Palermo 1974.

²⁴ K. Kleve, "How to read an illegible papyrus. Towards an edition of PHerc.78, Caecilius Statius, Obolostates sive Faenerator", *Cronache Ercolanesi* 26 (1996) 5–14.

Mais je donne la parole au Kleve lui-même²⁵ qui renvoie aux fragments retrouvés: "In the preceding column (6A6) Cunning Slave talks to his *erus* or master, a still further stock character: father of Young Man. Cunning Slave asks for money, but Father is adamant in his refusal, referring to the heir (6A7-8 *cur nummum ter haeres negat; arcesso tuis sestertiis haeres negat* [on peut ajouter 6A9 *nescit dimidii haeres cuius*], Young Man's elder brother. Brother regards the family property as his personal reward (6A14 *facit haeres praemia heredis hos*). We may imagine that Brother has always stayed at home and helped Father, while Young Man has squandered time and money among whores about town". Je n'ai pas besoin de souligner les similarités avec l'héritier, en particulier celui qui se présente dans l'épître 2,2,158–94 (cf. note 19).

Mais, en considérant cette référence à Cécile, on doit se demander quel était le jugement qu'Horace donnait de Cécile. En effet Horace a cité deux fois Cécile, la première fois dans une galerie de poètes anciens qu'il n'accepte pas complètement, mais pour la seule raison qu'ils sont anciens et parmi lesquels il y a Térence lui-même. En cette circonstance il nous dit que Cécile et Térence étaient les premiers, Cécile pour la *gravitas* (πάθος?) et Térence pour l'*ars*. La seconde fois il place Cécile avec Plaute pour la langue ancienne, qu'Horace n'aimait pas en comparaison avec la langue des modernes comme Virgile et Varius. On ne peut pas dire que Cécile soit un des auteurs de référence d'Horace comme Tèrence, mais il semble qu'il le respecte pour ses mérites, en excluant sa langue:

7. a) Hor. <i>epist.</i> 2,1,50–68	
<i>Ennius, et sapiens et fortis et alter Homerus,</i>	50
<i>ut critici dicunt, leviter curare videtur,</i>	
<i>quo promissa cadant et somnia Pythagorea.</i>	
<i>Naevius in manibus non est et mentibus haeret</i>	
<i>paene recens? adeo sanctum est vetus omne poema.</i>	
<i>ambigitur quotiens, uter utro sit prior, aufert</i>	55
<i>Pacuvius docti famam senis, Accius alti,</i>	
<i>dicitur Afrani toga convenisse Menandro</i>	
<i>Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi,</i>	
<i>vincere Caecilius gravitate, Terentius arte.</i>	
<i>hos ediscit et hos arto stipata theatro</i>	60
<i>spectat Roma potens; habet hos numeratque poetas</i>	
<i>ad nostrum tempus Livi scriptoris ab aevo.</i>	

²⁵ K. Kleve, "To be read in connection with comedy text, Caecilius Staius, The money-lender (PHerc.78)", unpublished paper held in 1998.

*interdum vulgus rectum videt, est, ubi peccat.
 si veteres ita miratur laudatque poetas,
 ut nihil auferat, nihil illis comparet, errat;* 65
*si quaedam nimis antique, si pleraque dure
 dicere credis eos, ignave multa fatetur,
 et sapit et mecum facit et Iove iudicat aequo.*

b) *ars* 53–9

quid autem

*Caecilio Plautoque dabit Romanus adeptum
 Vergilio Varioque? ego cur, acquirere pauca* 55
*si possum, invideor, cum lingua Catonis et Enni
 sermonem patrum ditaverit et nova rerum
 nomina protulerit? licuit semperque licebit
 signatum praesente nota producere nomen.*

A ce point il y a une autre difficulté de laquelle l'on doit tenir compte, c'est-à-dire le genre différent, car les matériaux de référence qui concernent l'héritier viennent de la comédie et s'adaptent plutôt aux épîtres ou aux *sermones* d'Horace qu'aux Odes. Cette difficulté peut être résolue, à mon avis, en employant deux critères: (1) en premier lieu on doit penser qu'il y a vraiment dans les vers 17–20 une certaine intrusion des matériaux qui sont plutôt de la comédie, des épîtres et des *sermones*. Je suis d'accord avec ceux qui ont fait cette observation, mais il s'agit d'une intrusion, pour ainsi dire, qui est fonctionnelle à ce qu'Horace veut dire: on doit donner avec une générosité qui va bien au-delà des barrières des genres, de la tradition, des soucis d'héritage. En deuxième lieu (2) le *Faenerator* de Cécile nous ouvre une autre piste, celle de l'épode 2, où l'on trouve le *faenerator Alfius*, qui fait l'éloge de la campagne, mais cherche à récupérer son argent pour le placer chez quelqu'un d'autre. C'est une situation qui correspond au *faenerator* de Cécile pour ce qu'on peut voir des fragments restés et les épodes sont très proches du genre lyrique, au moins de la lyrique d'Archiloque qui est une bonne partie de la lyrique d'Horace lui-même.²⁶ Alors le *Faenerator* de

²⁶ Sur les questions de l'épode 2, la figure de l'usurier et l'éloge de la campagne par quelqu'un qui est intéressé plutôt à l'argent qu'à devenir un campagnard et le rapport avec Virgile (*géorg.* 2,458–542) v. L. C. Watson, *A Commentary on Horace's Epodes*, Oxford 2003, 75–87. A mon avis le *Faenerator* de Cécile est important aussi pour mieux comprendre l'épode d'Horace, bien plus – je pense – que le rapport avec la rhétorique de l' Ἐγκώμιον γεωργίας (Cairns) et d'autres références hypothétiques.

Cécile et le correspondant grec²⁷ peuvent être considérés, si non des sources d'Horace, du moins quelque chose qui lui donnait une idée et une référence. Ceci revient à dire que, comme par ailleurs dans beaucoup d'emplois de la littérature précédente de la part d'Horace, il y avait tout un réseau de références auxquels le lecteur cultivé pensait lorsqu'il se trouvait devant ces vers, c'est-à-dire les vers 17–20. Il ne s'agit pas seulement de la noblesse des auteurs avec lesquels Horace entrait en compétition, mais de la possibilité de dire plusieurs choses sans tout dire, car le lecteur avait présente à l'esprit toute une situation, comme celle du *Faenerator* de Cécile. Une des préoccupations d'Horace était de dire ce qui était nécessaire et seulement ceci, comme enseignait Homère (Hor. *ars* 148–52).²⁸ D'autre part lorsque Horace composait cette ode pour commencer à dire que toutes les choses du monde passent et seulement la poésie reste et donne l'immortalité, comme il le fait dans les deux odes suivantes, on devait être attentif à ce thème, c'est-à-dire au thème de ce qu'on laissait après sa mort, car ceci touchait les soucis dynastiques d'Auguste. L'empereur commençait peut-être déjà à s'orienter vers C. Caesar, le fils de Julia et d'Agrippa, après la mort de Marcel en 23. Sénèque le rhéteur (*contr.* 2,4,12–13) nous a laissé un témoignage de l'attention de la cour d'Auguste à ce thème. On devait être prudent, éviter d'*incedere per ignes / subpositos cineri doloso* (Hor. *carm.* 2,1,7–8). Il valait mieux que le lecteur fût renvoyé à la situation du *Faenerator* de Cécile sans trop en dire pour qu'il s'imagine la chose par lui-même, sans qu'Horace la dît, bien qu'il ait voulu toutefois mentionner l'héritage de poésie qu'il laissait et qui était son véritable patrimoine.

Mais il y a un autre élément qu'on ne doit pas négliger. La relation avec quelque chose d'imparfait comme ici les éléments tirés de la comédie pouvait faire partie de la perfection d'une oeuvre. On devait être généreux, on devait donner sans se soucier de l'héritier et des biens de la famille, on

²⁷ V. à cet égard T. Guardì, *Cecilio Stazio, I Frammenti*, Palermo 1974, 155.

²⁸ Dans la discussion de ce texte, qui a eu lieu à l'École Normale Supérieure de Lyon, M^{me} S. F. d'Espèrey, qui présidait la séance, a fait une observation très importante: dans le temps où cette Ode a été composée Horace devait être attentif à ne rien dire qui allât contre les questions dynastiques de la maison d'Auguste. Je suis tout à fait d'accord. C'était une matière difficile et dangereuse: il fallait beaucoup mieux faire des allusions indirectes à quelque texte ancien (comme le *Faenerator* de Cécile) que de se lancer dans des déclarations personnelles et "*incedere*" *per ignes / subpositos cineri doloso* comme Horace nous dit que faisait Pollion (Hor. *carm.* 2,1,7–8) dans une matière dans laquelle Auguste et son entourage étaient très sensibles (v. Sen. *contr.* 2,4,12–13).

pouvait laisser de côté les règles, bien autrement que ne le faisait le frère aîné de la comédie, lié d'une façon 'adamantine' à la défense du patrimoine. Le poète pouvait ou aussi bien devait aller au-delà du genre. Une perfection véritable prévoit aussi des moments d'imperfection fonctionnels à la perfection elle-même.²⁹

Université de Bologne

²⁹ Je remercie ici le Professeur Knut Kleve et mon élève, étudiant en Doctorat de Recherche en Philologie Grecque et Latine, Mademoiselle le Docteur Giulia Carosi, qui étudie le *Faenerator* ou *Obolostates* de Cécile. La capacité d'Horace de s'adapter au contexte est bien prouvée par le v. 467 de l'Art Poétique. Ici, pour prouver la folie du poète fou comme Empédocle il a fait le seul hexamètre spondaïque de sa production: *Sit ius liceatque perire poetis; / invitum qui servat, idem facit occidenti*. Selon une doctrine stoïcienne (v. F. Sommer, "Lucilius als Grammatiker", *Hermes* 44 (1909) 70–77; G. Calboli, "Le changement de la langue et les ornements du discours", dans M. S. Celentano – P. Chiron – M.-P. Noël, *Skhèma/Figura, Formes et figures chez les Anciens*, Paris, 183 sv.) dans ce passage τὸ μέτρον συνέπαθεν τῷ σημαينوμένῳ.